

André Besson

Céline

Une fille de la forêt



ÉDITIONS
CABÉDITA
2016



Céline Besson

Céline Besson-Chaniet est morte à Crissey (Jura) le 25 décembre 1943, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Il faisait un temps de froidure et de neige semblable à celui qu'elle avait souvent connu dans sa jeunesse.

Il n'y avait plus de loups dans les forêts de Franche-Comté, mais à cette époque les descendants des Prussiens occupaient nos villes et nos villages et nous connaissions, comme autrefois, l'humiliation, la peur, la faim, la désespérance. Cette époque de grande misère ne prit fin qu'à la libération du Jura, en septembre 1944, neuf mois après le décès de grand-mère Céline.

ANDRÉ BESSON

Couverture: Photo Henri Bertand

© 2016. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-759-7

Préface

Ce livre est un document exceptionnel car jusqu'ici nul n'avait jamais raconté avec une telle authenticité, une telle émotion filiale, la vie étonnante des bûcherons-charbonniers dans les forêts françaises. Descendant d'une famille qui exerçait ce dur métier depuis la nuit des temps en Franche-Comté et en Bourgogne, l'écrivain André Besson a eu l'opportunité de recueillir le témoignage de sa grand-mère Céline Chaniet dont l'enfance et la jeunesse se passèrent au milieu des bois.

Etranges et attachants personnages que ces hommes, ces femmes, en communion avec les forces mystérieuses de la nature. Leurs conditions de vie étaient rustiques. Ils logeaient dans des baraques couvertes en chaume qu'ils construisaient au gré de leur éternelle itinérance, dans des clairières, à proximité d'une source ou d'un ruisseau. Quand ils déménageaient d'une forêt à l'autre, ils chargeaient leur matériel, leur maigre mobilier sur des voitures à bœufs, un peu semblables à celles des pionniers américains de la conquête de l'Ouest. Au passage, les villageois regardaient avec méfiance ces sortes de bohémiens au visage mâchuré par le charbon de bois. La petite Céline ressentait alors la secrète humiliation de la différence.

Un sou était un sou. Les femmes rangeaient précieusement les économies au bas des boîtes à sel. Jamais aucune Chaniet ne fut obligée de vendre ses cheveux pour acheter du pain, comme tant d'autres. On était pauvres mais dignes. Au bout de la table, il y avait toujours l'«Ecuelle de Dieu» pour les miséreux de passage, car celui qui refusait une assiette de soupe à son prochain n'allait pas au paradis. Tous étaient de pieuses gens. Ils fréquentaient chaque dimanche les églises les plus proches de leur lieu de travail.

Orpheline de mère, élevée comme Cendrillon par une marâtre, Céline vénéra toujours son père, surnommé le Dret, en raison de sa droiture physique et morale. Tous ses oncles portèrent aussi des sobriquets pittoresques : le Tignou, le Bréchet (à cause de sa denture ébréchée qui le faisait zézayer). Le grand-père s'appelait, quant à lui, Passemaux, car le sage homme avait le don de «passer les maux» qu'il décelait en adossant ses patients au tronc d'un vieux chêne. «Cet arbre, disait-il, est traversé par

une force venue du sol qui communique avec le soleil par les ramures.» Inoubliable figure que cet ancêtre qui avait fait la campagne de Russie et gardait un souvenir ébloui du «Petit Caporal».

Ses secrets, le vieil homme les révéla en partie à sa petite-fille, telles les vertus des plantes sauvages cueillies le jour de la Saint-Jean. Il lui transmit même une partie de son «don» qu'elle exerça plus tard comme guérisseuse. Elle ne put malheureusement pas fréquenter l'école, mais sa vive intelligence lui valut de recevoir les leçons d'un vieux curé qui lui enseigna à lire et à compter. Elle n'eut pas, hélas, la possibilité d'apprendre à écrire (sauf les lettres de son nom) car la tribu ne restait jamais longtemps à la même place.

Levée chaque matin à la pointe de l'aube, Céline fut malgré tout heureuse dans les forêts. Dès l'âge de six ans, elle participa aux travaux de la communauté en allant, selon les saisons, cueillir champignons, noisettes, mûres et pommes sauvages. Elle apprit aussi à écorcer les troncs pour les tanneries, à confectionner des margotins, des balais. Un peu plus tard, à douze ans, on l'envoya sur les chantiers isolés pour assurer la surveillance des meules à charbon de bois. En 1870, alors qu'elle était seule sur une coupe, elle fut harcelée, une nuit d'hiver, par une meute de loups, et éprouva une frayeur qui la marqua durant toute sa vie.

Isolés au milieu des bois, plus ou moins rejetés par les populations paysannes, les membres de la famille ne recevaient guère de visites sur les coupes, sinon celles des colporteurs. Ceux-ci les approvisionnaient en produits d'épicerie, de quincaillerie, de mercerie. Ils leur apportaient aussi des nouvelles de l'extérieur. Les Chaniet ne se mêlaient pas de politique et savaient à peine par qui la France était gouvernée. Leurs enfants croyaient que l'empereur Napoléon III était une sorte de dieu. Le père Passemaux fut stupéfié le jour où il apprit que son fils Tignou avait adhéré à la société secrète républicaine des «Bons cousins charbonniers» importée en France par les *carbonari* italiens. Peu après, les membres de cette organisation clandestine s'opposèrent courageusement aux uhlands prussiens qui venaient d'envahir la France.

Céline Chaniet-Besson, devenue «civilisée» par un mariage avec un ouvrier meunier sédentaire qui l'arracha aux sortilèges de la forêt, n'oublia jamais son enfance. Elle mourut à quatre-vingt-cinq ans après avoir raconté sa vie à son petit-fils. Sans la vocation d'écrivain de celui-ci, les souvenirs de l'ancienne bûcheronne seraient restés à jamais perdus.

André Besson est un conteur-né. Peut-être a-t-il hérité de ses ancêtres ce don devenu rare à l'époque où la télévision et internet ont remplacé les veillées d'autrefois. A l'écoute de son terroir, il aime rencontrer les habitants, admirer les paysages de son pays natal, surprendre l'insolite,

célébrer la Bourgogne Franche-Comté, cette province à laquelle il est profondément attaché. Lui seul pouvait redonner vie aux souvenirs de grand-mère Céline, écrire avec réalisme et émotion ce livre puisé aux sources, restituant l'existence de ces hommes, de ces femmes des bois épris de liberté, qui vivaient au rythme de la terre et du ciel.

CLAUDE PASTEUR

Mes ancêtres Chaniet

NÉE DANS LA FORÊT

Les Chaniet, nous étions des gens de la forêt, me disait grand-mère Céline, alors que les Besson venaient de la ville. La famille de ton grand-père Antoine était originaire de Dole, depuis des générations.

Je te raconterai plus tard comment nous nous sommes connus. Ce fut vraiment toute une histoire, car rien ne nous prédisposait à unir nos destinées. Lui travaillait dans un moulin, à Crissey, moi j'étais charbonnière dans la forêt de Chaux. Cela fit dire, à l'époque, qu'il s'agissait du mariage d'un blanc avec une noire !

Tes ancêtres de mon côté ont en effet exercé depuis toujours les métiers de bûcheron, de débardeur et surtout de charbonnier, itinérants à travers la Franche-Comté, le Plateau de Langres, la Bresse et la Bourgogne. C'est la raison pour laquelle je suis née au milieu des bois, en 1859, au temps de Badinguet¹. J'ai vu le jour dans un hameau forestier du petit village de La Rochelle, juste à la limite de la Haute-Saône et de la Haute-Marne, près de la montagne de la Roche où mes parents exploitaient une « vente » (coupe).

Si l'on excepte ma pauvre mère, décédée alors que j'étais encore toute petite, on est toujours venus très vieux dans notre famille. C'est ainsi que j'aurais presque pu connaître mon arrière-grand-mère Jeanne, morte en 1857 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qui avait vécu sous Louis XV.

J'ai par contre très bien connu dans mon enfance mon grand-père Pierre. Il était né en 1792, pendant la première révolution. C'est par lui que j'ai appris l'histoire des Chaniet. Je vais essayer de te la raconter.

LE PÈRE PASSEMAUX

Le grand-père Pierre avait perdu sa femme dans les années trente et ne s'était pas remarié. C'était un beau et grand vieillard à la barbe blanche, aux yeux gris clair, attentif et bienveillant.

¹ Badinguet : surnom donné à Napoléon III.

Il avait été blessé à la jambe droite pendant la retraite de Russie, en 1812. Il en avait conservé une légère claudication qui ne l'empêcha pas, jusqu'à la fin de ses jours, de «traquer», (courir) les bois de long en large à la recherche des champignons et des simples, aussi pour aller relever ses collets.

Bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, il avait appris beaucoup de choses durant sa vie. Comme il possédait une mémoire extraordinaire, il aurait pu en remontrer à bien des gens instruits. C'était d'ailleurs un excellent conteur que l'on invitait dans les veillées.

Pierre Chaniet avait le «don». C'était un secret que son père lui avait transmis avant de mourir et qu'il tenait sans doute lui-même d'une longue lignée d'aïeux bûcherons-charbonniers. Mon grand-père guérissait par la prière et l'imposition des mains toutes les affections apparentes, c'est-à-dire les blessures, les brûlures, l'eczéma, les pustules. Il soignait aussi par les plantes et par l'argile.

A cette époque, tout le monde portait un surnom. Il avait repris celui de son père : on l'appelait Passemaux.

Les malades et les blessés venaient de très loin pour le voir. Autrefois, il n'y avait pas beaucoup de médecins dans les campagnes et les gens n'étaient pas riches. Lui n'accepta jamais un seul centime de la part de ceux qu'il guérissait.

– C'est le Bon Dieu qui m'a donné le «don», disait-il. C'est lui qui décide si je peux ou non sauver un malade. Lorsqu'il a décidé de rappeler une âme à lui, je le sens tout de suite. Je sais que malgré tous mes efforts, je n'arriverai pas à guérir le corps qui renferme cette âme en attente de départ vers le ciel.

Aux malades guéris qui voulaient malgré tout lui manifester leur reconnaissance, Passemaux recommandait d'offrir une obole à la Sainte Vierge et de prier pour sa propre famille.

DES GENS LABORIEUX

Durant toute leur existence, les Chaniet ont été pauvres, mais ils ont toujours su rester des hommes libres. S'ils ont travaillé pour beaucoup de patrons, ils n'ont jamais voulu dépendre d'un seul maître.

Comme ils étaient travailleurs et consciencieux, ils ont rarement manqué d'ouvrage. Les propriétaires, les exploitants forestiers, les responsables de l'administration venaient de loin pour louer leurs services. Ils avaient une bonne réputation dans tous ces milieux. On disait à leur sujet : «Là où les Chaniet sont passés, les bois sont aussi propres et ordonnés que le parc du marquis de Froissard.»

Il faut dire que nous formions une communauté importante. Nous vivions tous ensemble : grand-père, frères, sœurs, oncles et cousins. Ça faisait une main-d'œuvre abondante et qualifiée. A nous tous, l'exploitation d'une « série » (groupement de plusieurs coupes) ne nous effrayait pas. Alors que d'autres ne pouvaient assurer qu'une partie des opérations, nous traitions complètement un chantier. Nous assurions l'abattage des vieux bois aussi bien que celui des taillis. Nous procédions à l'extraction des grumes et à la fabrication sur place du « noir » (charbon de bois).

Nous n'avions pas d'attaches particulières avec une région, sinon la forêt de Chaux qui était, aux dires du grand-père, le berceau de la famille. Les Chaniet se rendaient, à la demande, là où on leur offrait le travail le plus rémunérateur. C'est la raison pour laquelle je suis née en Haute-Saône, les miens ayant pris, à l'époque, un important chantier dans la région de Combeaufontaine.

Au cours de ma petite enfance, nous avons déménagé trois fois avant de revenir dans le Val d'Amour². Nous avons donc travaillé successivement en Haute-Saône, ensuite en Saône-et-Loire, près de Chalon, et enfin en Côte d'Or, dans les environs de Genlis. Quant à la forêt de Chaux, nous y avons tenu, au gré des engagements, une demi-douzaine de « séries », ce qui faisait dire à nos concurrents, des bûcherons plus sédentaires :

– Les Chaniet, ils sont comme des puces sur une couverture : toujours à sauter d'un coin à l'autre !

UN BAPTÊME EN 1859

On m'a raconté qu'à ma naissance, mon père, Claude-François Chaniet dit « le Dret » (le droit), était occupé à dresser une meule avec mes oncles dans une clairière située dans le bois de Charaumont. Mon petit cousin Charles est venu l'avertir que ma mère, l'Etiennette, était dans les douleurs.

Papa est parti en courant à Cintrey pour y chercher la « mère-sage » (la matrone). Celle-ci n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à notre « bacu » (maison du bûcheron) que j'étais déjà là. Maman m'avait mise au monde avec l'aide de ses belles-sœurs. Toutes les femmes de la forêt avaient l'habitude de s'entraider dans ces moments difficiles.

Pour conjurer les accidents, pendant la grossesse, elles s'entouraient le ventre d'une « ceinture de la Vierge », un petit ruban de laine bleu qui se

² Val d'Amour : nom de la basse vallée de la Loue.

transmettait de mère en fille. Je l'ai portée moi-même par la suite lorsque j'ai eu tes oncles et ton père.

Comme on le faisait pour les nouveau-nés, on m'a d'abord lavée à l'eau tiède avant de m'enrouler dans la chemise dont mon père se dépouilla pour la circonstance. On prétendait que, de même que les animaux ont besoin de sentir l'odeur de leurs parents pour les reconnaître, les petits des hommes de la forêt devaient s'imprégner de l'odeur du père pour lui rester toujours fidèles.

Tout de suite après m'avoir déposée dans le « bré » (berceau en bois à bascule), mon père est sorti et a tiré en l'air trois coups de fusil pour annoncer ma naissance. Il en aurait tiré cinq si j'avais été un garçon.

Les parents et les amis sont accourus de toute la forêt pour féliciter mes parents. Ceux-ci m'avaient bien sûr prénommée à l'avance, mais ils n'en ont rien dit. Ça portait malheur de prononcer le prénom d'un bébé avant qu'il ne soit baptisé.

Mon baptême eut lieu le dimanche suivant. Comme je l'ai vu faire souvent pour d'autres enfants par la suite, on dut me transporter ce jour-là dans mon « bré » jusqu'au village. Ce fut d'abord ma marraine qui me porta sur la tête, puis, lorsqu'ils croisèrent un point d'eau, source, mare ou ruisseau, mon parrain prit le relais.

Avant d'entrer à l'église, le parrain et la marraine se sont embrassés sous le porche et ont échangé une petite médaille de la Vierge. J'ai ensuite été baptisée, sous les vocables de Marie, Marguerite, Céline. Ce dernier prénom était celui de ma grand-mère côté paternel. Il m'est finalement resté car il y avait déjà une Marie et une Marguerite dans la famille.

A la sortie de l'église, selon la tradition, parrain et marraine ont jeté de pleines poignées de « nailles » aux nombreux enfants rassemblés sur le parvis. Il s'agissait de noix et de noisettes dont il fallait faire provision pour la circonstance. Les riches, eux, jetaient des dragées et même des piécettes.

C'était très mal vu de ne pas procéder à cette distribution. Ceux qui n'observaient pas la coutume s'exposaient à être raccompagnés en chemin par une bande de gamins mécontents, scandant cette insulte à leur adresse :

« Parrain fouiroux !
Marraine fouirouse³ ! »

³ Foiroux : expression comtoise scatologique et péjorative.

RÉCLAMER SA CHANCE

Je ne me souviens pas très bien de ma toute petite enfance. Elle dut être semblable, durant les premiers mois, à celle des autres bébés dont j'ai pu suivre, plus tard, les premiers pas dans la vie.

Aux relevailles, ma mère est certainement allée à l'église, la tête couverte d'un voile et un cierge à la main pour se faire bénir. Après une ofrande à la Sainte Vierge, elle m'a conduite dans les maisons du hameau pour m'y faire admirer et aussi « réclamer ma chance ».

C'était une vieille coutume du temps qu'on pratique encore de nos jours, ici et là, comme tu le sais. Portant son enfant sur les bras, la maman entrait dans les maisons et posait une poignée de noisettes sur la table en disant :

– Je viens pour demander la chance de la petite.

En échange, l'hôtesse offrait un œuf et une pincée de sel dans un cornet de papier. L'œuf, c'était le symbole de la santé, le sel, celui de la sagesse. La voisine devait dire aussi :

– Dieu vous bénisse, vous et votre petite. Allez en paix. Tant qu'elle sera « niaquouse » (morveuse), je serai là pour la moucher !

Cela signifiait qu'au cas où la mère viendrait à décéder avant que l'enfant n'ait atteint l'âge de raison, la communauté féminine du hameau s'en occuperait. C'est hélas ce qui devait m'arriver, puisque ma mère mourut deux ans plus tard en mettant au monde un petit frère mort-né.

LA PETITE ENFANCE

Après ses couches, maman n'est sans doute pas restée très longtemps au « bacu ». En ce temps-là, les femmes travaillaient aussi durement que les hommes sur les « ventes ». Elles emmenaient les bébés emmaillotés dans leurs langes et les suspendaient dans des sacs qu'elles accrochaient le plus haut possible contre le tronc d'un vieux chêne. On prétendait que les enfants bénéficiaient ainsi de la force émanant de l'arbre royal. En fait, c'était aussi une sage précaution, car à l'époque de ma naissance il y avait encore beaucoup de loups dans la région. A la veillée, on racontait des histoires de petits bergers, d'enfants de bûcherons dévorés par ces bêtes féroces.

Au siècle dernier, en Franche-Comté et en Bourgogne, on sevrant les enfants très tard. Jusqu'à plus d'un an, ils « tassaient » (tétaient) le « nini » (sein) de leur mère. Dans les bois, par contre, le sevrage se faisait beaucoup plus tôt. Occupées à de gros travaux, les mamans ne pouvaient pas

nourrir bien longtemps leurs petits. Elles leur donnaient ce qu'on appelait du « pépet », c'est-à-dire une bouillie de farine d'orge et de blé délayée dans du lait avec un jaune d'œuf battu et du miel. Entre ces repas, pour lui faire prendre patience, on laissait l'enfant « roinchigner » (mâchouiller) un croûton de pain dur qui l'aidait à percer ses dents.

Plus tard, lorsque le bambin commençait à marcher, son père lui confectionnait une sorte de parc dans un coin de la coupe à l'aide de « bas-perchis » (petits baliveaux) et confiait la garde de cet enclos à un chien qui devait défendre l'enfant et avertir les parents en cas de danger.

Je me rappelle très bien avoir eu à l'époque une patiente et fidèle compagne, la Mirette, une brave chienne qui ne cessait de me lécher comme si j'avais été son chiot.

AU TRAVAIL À SIX ANS

Je ne me souviens pas de ma mère, elle est morte alors que j'allais avoir deux ans. Cela a été pour moi un grand malheur, car à partir de son décès personne ne m'a plus jamais manifesté de tendresse. Mon père et mon grand-père étaient certes très gentils avec moi, mais c'étaient des hommes rudes qui n'avaient guère l'habitude de cajoler les enfants.

Deux ans après, le Dret s'est remarié avec Louise Elisabeth Massotte, une veuve de bûcheron des environs de Confracourt en Haute-Saône. Dès le début, j'ai bien compris qu'elle ne remplacerait pas ma vraie maman. Elle n'a jamais été méchante mais elle m'a toujours considérée comme une étrangère. Lorsque mes deux petites sœurs Pauline et Clémentine sont venues au monde, elle n'a eu d'attention que pour elles, moi je n'ai plus compté.

Souvent, lorsque j'avais le cœur trop gros, j'allais voir Passemaux et je lui demandais :

- Grand-père, dis-moi où est ma maman ?
- Mais elle est au « bacu », avec tes petites sœurs !
- Non, pas celle-là, l'autre, la vraie...
- Ma pauvre, tu sais bien qu'elle est au ciel.
- Alors dis-moi comment il faut faire ! Moi aussi je veux aller au ciel !

Tu sais combien la vie a été dure pour moi par la suite. J'ai été veuve à mon tour, puis j'ai vu mourir quatre de mes cinq fils, tous victimes de la guerre 1914-1918. Eh bien, lorsque ces malheurs sont arrivés, je n'ai jamais versé une seule larme. Beaucoup s'en sont étonnés en voyant que j'avais les yeux secs au cimetière et ont pu penser que j'étais insensible. En réalité, je souffrais comme une bête. Mais j'avais trop pleuré étant

Table des matières

PRÉFACE	7
MES ANCÊTRES CHANIET	10
Née dans la forêt – Le père Passemaux – Des gens laborieux – Un baptême en 1859 – Réclamer sa chance – La petite enfance – Au travail à six ans	
EN ROUTE POUR LA BRESSE	17
Les Chaniet sur le départ – Le Dret, chef de convoi – Une cer- taine méfiance – Un pays sauvage et secret – Le four à pain – La construction des « bacus » – Un ameublement rustique – Le pain de fougères – Le bois de lune	
RETOUR EN FRANCHE-COMTÉ	25
Le berceau de la famille – « Chanter les bœufs » – Le débardage – Les « radeliers » du Val d'Amour – La construction des radeaux – Un métier très dangereux – A pied sur le chemin du retour – La vengeance de l'oncle « Radelot »	
LE CHEMIN DE FER DANS LA FORÊT	32
Un fléau social – Jules Grévy et Louis Pasteur – Les Chaniet ne sont pas des mendiants! – L'écuelle de Dieu – Le vivre et le cou- vert mais pas d'argent – Le testament du « Breûlé » – Un nègre dans la forêt de Chaux – Le portraitiste des Chaniet	
LE PAIN DES CHARBONNIERS	40
Travail, économie, sobriété – Le pain des pauvres – Des pommes de terre, eh bien! – J'mangions des gaudes! – Un fameux bra- connier – La farce de Tignou – Au prix du sang	
LA SAUVAGEONNE	47
Les patrons de la verrerie – Le « baptême de Satan » – Le patois des bûcherons – L'élève du « Cardinal » – L'apprentissage de la lecture	

LE TEMPS DES CONSCRITS	53
La retraite de Russie – Une « fricassée de museaux » – Le bon numéro – Un grand-père bonapartiste – La tournée des conscrits – La tradition des « mais »	
BESOGNES FORESTIÈRES	60
Un métier intéressant – Les « peaux d'arbres » – Le dernier tonneau – Les charbonniers – « Veillées des meules » – Les visiteurs	
LE « DON » DU PÈRE PASSEMAUX	67
La force des chênes – Les diagnostics de Passemaux – Les maladies qu'il guérissait – Les herbes de la Saint-Jean – Des pauvres et des riches – La transmission du « don » – Pas très catholique	
JOIES FORESTIÈRES	74
Leur bonheur: la liberté – Des jeux pour les petits – Des jeux pour les grands – Dans la cage aux lions	
NOËL DANS LA FORÊT	79
Pas bigots, mais croyants – La Saint-Gouri – La messe de minuit – L'air du temps – Le carrosse de minuit – La nuit où les animaux parlent – Le repas de Noël	
LA TRÊVE DES NOISETTES	88
Les vacances des bûcherons – Un voyage en Arbois – La disparition du gros « noir » – La méprise – « Tignou » vengé – La Bonne année	
LE TEMPS DES VEILLÉES	94
Une famille de conteurs – Dans la nuit, le froid et la neige – Les prévisions de Passemaux – « Ecorche-poux » – Pendu comme un jambon	
HISTOIRES DE LOUPS	99
Un véritable fléau – Dévorée par les loups – Sylvain, le violoneux – Un étrange concert – La rage	
LA LÉGENDE ET LA RÉALITÉ	104
Des croyances outrancières – Les loups-garous d'Orchamps – Une lueur étrange dans la nuit	

LES BONS COUSINS CHARBONNIERS	109
Les amis de «Tignou» – La morale de Passemaux – La «vente» des quatre sergents de La Rochelle – La perquisition	
LA MORT DE PASSEMAUX	114
Des nouvelles alarmistes – Les débuts d’une guérisseuse – Le baromètre au derrière – La dernière veillée – Le secret de Passemaux – A l’ombre de son chêne	
LE RETOUR DES LOUPS	122
Le baptême des cloches – Une lettre du Dret – La mort du cousin Alphonse – Assiégée par les loups	
LA GUERRE	128
La retraite des «moblots» – Une reine nommée «République» – La mort du loup – Les uhlands! – «Tignou» blessé – La famille se sépare	
LA «BELLE ÉPOQUE» DE CÉLINE	135
Une rencontre – Touche ma bosse, fillette! – Dix louis d’or – Un mariage à la sauvette – Je me «civilise...» – La première automo- bile – Mes cinq garçons – Quinze ans de bonheur – La fin du bonheur – A nouveau une sale guerre – Incorrigiblement opti- miste – Ne pas rougir de ses ancêtres	
PETIT LEXIQUE DES QUELQUES MOTS DU LANGAGE FRANCO- COMTOIS OU FORESTIER UTILISÉS DANS CE RÉCIT	149
DU MÊME AUTEUR	157